



## Note de recherche

# Pour une généalogie du capitalisme : « trialogue » entre Max Weber, Michel Foucault et Fernand Braudel

**Yannick Dumais, M. sc., EMBA. Candidat au Doctorat**  
École nationale d'administration publique, Montréal, Québec  
[bach\\_dumais@hotmail.com](mailto:bach_dumais@hotmail.com)

---

### Pour citer cet article :

Dumais Yannick (avril 2019), « Pour une généalogie du capitalisme : « trialogue » entre Max Weber, Michel Foucault et Fernand Braudel », *Note de recherche du CEIM*, 21 p.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b>	<b>3</b>
1. Max Weber et l'éthique protestante	3
Critique épistémologique	5
2. Michel Foucault et le concept de gouvernementalité	6
Critique épistémologique	8
3. Fernand Braudel et la notion de longue durée	10
Critique épistémologique	12
4. Discussion	13
4.1 Critique des travaux de Weber	13
4.1.1 Weber face à la perspective historique de longue durée	13
4.1.2 Non-applicabilité de la thèse de Weber	14
4.1.3 L'éthique catholique et l'esprit du capitalisme	15
4.1.4 Le pastorat chrétien	16
4.2 Théorie des choix rationnels et Théorie de la rationalité limitée	16
4.3 Critique épistémologique et posture réflexive	17
4.4 Apports théoriques et implications	18
<b>Conclusion</b>	<b>18</b>
<b>Références</b>	<b>20</b>

À la fameuse dyade antinomique Marx (1848) – Schumpeter (1942) que l'on oppose sur les fondements du capitalisme et divisée entre une vision de l'histoire du développement économique résultant du conflit entre les classes sociales (1848) et les notions d'homme-entrepreneur, de destruction créatrice et d'innovation (1942), de nombreuses autres visions expliquant l'émergence du capitalisme sont offertes. Ainsi, nous proposons dans cet article une analyse critique de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905) de Max Weber (1864-1920) à partir des positions économiques et historico-sociales de Michel Foucault (1926-1984) (*Sécurité, territoire, population*, 1978) et de Fernand Braudel (1902-1985) (*La Dynamique du capitalisme*, 1976).

Braudel, figure moins connue du mouvement structuraliste par rapport à Roland Barthes (1915-1980), Jacques Lacan (1901-1981), Pierre Bourdieu (1930-202) et Claude Lévi-Strauss (1908-2009), apporte une lecture complémentaire à l'émergence du libéralisme économique proposé par Foucault (1978/2004) et s'oppose à la position enchâssée dans le rationalisme de Weber à l'égard de l'éthique protestante comme vecteur de transformation des rapports économiques. Signalons que très peu d'occurrences combinant Foucault et Braudel sont retrouvées dans la littérature scientifique (moins de 400 occurrences sur les plateformes de recherche universitaire) et pourtant, les propos de ces auteurs sont ampliatifs et auxiliaires à plusieurs égards : ils sont fondés sur le structuralisme, adoptent des analyses portant sur des perspectives temporelles et sociales de longue durée et attribuent à la religiosité non pas un rôle prépondérant comme chez Weber, mais celui d'une variable secondaire faisant partie d'une équation dont la résultante se perd dans l'avènement du libéralisme économique à partir du 18<sup>e</sup> siècle. L'association de Weber avec les 2 auteurs précédents fait également état de peu d'itérations dans la littérature (le nombre d'occurrence est de l'ordre de 3 000 pour Weber-Foucault et de moins de 600 pour Weber-Braudel).

La divergence fondamentale entourant le rôle du christianisme dans l'émergence du capitalisme entre Weber et la dyade d'auteurs structuralistes sera abordée à l'aide des notions de longue durée, des fondements historiques de l'éthos protestant, du pastorat chrétien proposé par Foucault et des travaux de Michael Novak (1993) permettant de sortir d'une position eurocentrée caractérisant la posture wébérienne et de mettre en exergue le soutien apporté par l'Église de Rome au développement économique en Occident dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

La structure adoptée dans cet article s'appuie sur une analyse critique et une réflexion épistémologique des positions économiques des 3 auteurs. Notre approche épistémologique s'appuie sur les travaux de Kuhn (1962) et sur une pléiade d'autres auteurs, dont : Jetté (2001), Robson (2002), Wagenaar (2007), Hill et Hupe (2009) et Bevir et Rhodes (2013). La discussion fait lieu de « triologue » entre les auteurs choisis et soulève les convergences et divergences conceptuelles et paradigmatiques entre ceux-ci. Finalement, nous démontrons l'apport de nos travaux au champ de connaissance de l'administration publique et les implications en découlant pour les gestionnaires publics.

## 1. Max Weber et l'éthique protestante

*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905) de Weber débute en évoquant les statistiques socio-économiques à l'égard des catholiques et des protestants. L'auteur souligne ainsi « le caractère très majoritairement *protestant* des détenteurs de capitaux et des chefs d'entreprise, ainsi que des couches supérieures qualifiées de la main-d'œuvre, notamment, dans les entreprises modernes, du personnel technique ou commercial hautement qualifié. » (*Ibid.*, pp. 21-22). Relativement à la prédominance des protestants parmi les détenteurs de capital, pour Weber ce phénomène semble conséquent à l'appartenance confessionnelle (*Ibid.*, p. 22). L'auteur cherchera donc une cause liminaire, fondamentale, pouvant expliquer l'écart statistique entre protestants et catholiques par le biais du changement dans l'éthique religieuse s'étant opéré grâce à la **Réforme protestante** amorcée au 16<sup>e</sup> siècle.

Weber indique que « la confession « réformée » semble avoir particulièrement favorisé le développement de l'esprit capitaliste, par comparaison avec d'autres confessions [ainsi que] l'« esprit de travail » ou l'« esprit de progrès » » (*Ibid.*, pp. 32-33). Bien que la notion de progrès n'ait pas été au cœur du protestantisme, la conséquence d'une **éducation différenciée** porte selon Weber à expliquer un appétit pour le commerce et la culture du capitalisme (*Ibid.*, p. 33).

Fait notoire, et nous reviendrons sur cet aspect historique lors du traitement de Braudel, Weber indique que : « Le « capitalisme » a existé en Chine, en Inde, à Babylone, dans l'Antiquité et au Moyen Âge. *Mais il lui manquait précisément, comme on va le voir, cet ethos spécifique.* » (*Ibid.*, p. 40). Weber cherche donc une explication à la naissance du capitalisme moderne et à ce concept qu'il nomme « **esprit du capitalisme** ».

Le passage suivant, tiré de l'autobiographie de Benjamin Franklin (1706-1790) apportera dans l'analyse de Weber plusieurs jalons permettant d'étoffer sa thèse : « Songe que *le temps c'est de l'argent* [...] Songe que *l'argent est de nature productive et prolifique.* [...] Assassiner une pièce de cinq shillings, c'est tuer *de manière criminelle* [...] tout ce qu'on aurait pu produire avec ces cinq shillings : des colonnes entières de livres sterling. » (*Ibid.*, p. 37). À la question « *Pourquoi il fallait faire de l'argent avec les hommes* », Franklin répond par un verset de la Bible calviniste : « Si un homme est vaillant dans son métier, il pourra se présenter devant des rois. » (passage tiré du Livre des Proverbes)(*Ibid.*, 42). Dans ce contexte, le gain de l'argent est donc le résultat et l'**expression de l'assiduité au métier** (*Ibid.*, p. 42).

Weber stipule que « cette idée spécifique du *métier comme devoir*, aujourd'hui si commune et cependant si peu évidente en réalité – cette obligation dont l'individu se sent et doit se sentir investi à l'égard du contenu de son activité « professionnelle », quelle qu'elle soit [...] c'est cette idée qui est caractéristique de l'« éthique sociale » de la culture capitaliste » (*Ibid.*, pp. 42-43). Par extension, cet esprit du capitalisme moderne trouverait dans cette notion « sa forme la plus adéquate, et l'entreprise capitaliste, de son côté, a trouvé en elle son moteur spirituel le plus adéquat. » (*Ibid.*, p. 55). Cette transformation qualifiée par Weber de **motivation irrationnelle au niveau de l'éthos** explique que « l'homme existe [désormais] pour son travail et non l'inverse. » (*Ibid.*, p. 62) et que « L'ordre économique capitaliste a besoin que l'on se voue au « métier » de gagner de l'argent [...], et] Ceux qui n'adaptent pas leur conduite de vie aux conditions du succès capitaliste sombrent ou ne parviennent pas à s'imposer. » (*Ibid.*, p. 64).

En ce qui a trait à la position du catholicisme, Saint Thomas d'Aquin (1225-1274) qualifiait déjà de *turpido* (du latin : turpitude) la recherche du profit, tout en attestant que cette dernière est inévitable et autorisée sur le plan moral (*Ibid.*, p. 65). Le profit étant ainsi taxé de « turpitude », le catholicisme y refuse donc toute attribution morale positive (*Ibid.*, p. 66). Il semble donc aux yeux de Weber que le développement de l'esprit capitaliste doit être « considéré comme un phénomène spécifique au sein de l'évolution générale du rationalisme » (*Ibid.*, p. 69) – évolution par ailleurs marquée par la Réforme protestante (*Ibid.*, pp. 70-71).

La fin de la première partie de l'ouvrage élucide **l'évolution de la pensée rationaliste à partir de l'éthique protestante**. Ainsi, pour Martin Luther (1483-1546), « le travail du métier temporel apparaît comme l'expression extérieure de l'amour du prochain » (*Ibid.*, p. 74), de même « Le métier est ce que l'homme doit *accepter* comme un décret divin, il est le « destin » auquel il doit se plier » (*Ibid.*, p. 80). L'idée de « métier » aurait eu ainsi une prégnance et des implications fondamentales sur la conduite intramondaine (*Ibid.*, p. 77).

Le **changement paradigmatique lié à l'éthos religieux** décrit par Weber s'avère être profond et l'auteur cite un passage du Paradis perdu (1667) de John Milton (1608-1674) afin d'illustrer l'influence de cette transformation jusque dans le milieu culturel : « *Alors tu regretteras moins de quitter ce Paradis, puisque tu posséderas en toi-même un Paradis bien plus heureux.* » (*Ibid.*, pp. 82-83). Weber ajoute que cette « cette valorisation de la vie intramondaine comme *mission* n'aurait pu voir le jour sous la plume d'un écrivain du Moyen Âge. » (*Ibid.*, p. 83).

La seconde partie de l'ouvrage vise à démontrer les « affinités électives » entre certaines formes de **foi religieuse et l'éthique du métier** (*Ibid.*, p. 87). En tentant de qualifier l'impact de l'idée puritaine du métier sur la vie économique, Weber précise que les courants de réformation ont en commun que la conception de l'« état de grâce » religieux ne pouvait être garantie par un moyen magique ou sacramentel, mais uniquement par la *confirmation* qu'apportait une transformation spécifique de l'individu, manifestement en rupture avec le style de vie de l'homme « naturel » (*Ibid.*, p. 155). Cette nouvelle ascèse chrétienne entreprenait désormais d'imposer sa méthode à la vie quotidienne temporelle et de la transformer en une vie rationnelle destinée à l'au-delà (*Ibid.*, p. 156). L'origine de l'esprit capitaliste **se trouve donc dans le souci du salut des âmes et dans les moyens nouveaux que la Réforme apporta pour assurer ce dernier.**

Relativement aux églises réformées, on constate que « La faute vraiment condamnable d'un point de vue moral était de se *reposer* sur ses possessions, de *jouir* de ses richesses et de tomber ainsi dans l'oisiveté et les plaisirs charnels, et surtout d'être détourné de l'aspiration à une vie « sainte » » (*Ibid.*, pp. 159-160). **L'oisiveté devient donc péché, alors que la notion de métier et de profit deviennent outils de sanctification.** Par ailleurs, « Le « repos éternel du saint » était dans l'au-delà ; sur terre, en revanche, l'homme devait, pour s'assurer de son état de grâce, « exécuter jusqu'à la tombée du jour les œuvres de celui qui l'avait envoyé » ». Ajoutons que « *Dilapider son temps* était donc le premier et le plus grave des péchés. [...] le temps était infiniment précieux parce que toute heure de travail perdue était une heure de moins au service de la gloire de Dieu. » (*Ibid.*, p. 160). Le verset de Saint Paul « si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » est appliqué de manière généralisée dans l'éthique réformée (*Ibid.*, p. 161) – à l'opposé, la doctrine catholique héritée de Thomas d'Aquin implique que le travail n'est nécessaire que pour préserver la vie de l'individu : « Lorsque cette fin n'était plus nécessaire, la prescription cessait d'être valable. » (*Ibid.*, p. 162).

Pour le calvinisme de Richard Baxter (1615-1691), « La spécialisation des métiers, parce qu'elle permet à l'ouvrier d'acquérir une compétence [...] assure un accroissement quantitatif et qualitatif du rendement de travail et sert ainsi le bien commun [...] qui se confond avec le bien du plus grand nombre. » (*Ibid.*, p. 164). Quant à la **capacité de profit économique**, l'auteur démontre que le puritanisme voit dans « toutes les circonstances de la vie [...] une chance de profit, [et que Dieu] le fait dans une intention précise. », il est donc requis de suivre cet appel et quiconque va à l'encontre de cette volonté divine va donc « à l'encontre de l'une des finalités de [la] vocation » voulue par Dieu (*Ibid.*, pp. 165-166).

Weber soutient que la puissante **tendance à l'uniformisation du style de vie** que conforte le capitalisme à la « standardisation » de la production trouve son fondement idéal dans le rejet de l'« idolâtrie de la créature » (*Ibid.*, p. 173). D'après l'auteur, l'ascèse protestante « eut pour effet psychologique de *libérer l'enrichissement* des entraves de l'éthique traditionnelle, de supprimer ce qui faisait obstacle à la quête du profit, en présentant celle-ci non seulement comme légitime, mais comme immédiatement voulue par Dieu » (*Ibid.*, p. 175). Une fois **libéré des entraves qui pesaient sur l'aspiration au profit**, on assiste donc à la constitution d'un capital par la contrainte ascétique d'épargne et finalement, « Les obstacles qui s'opposaient à la consommation et à la dépense de l'argent acquis ne pouvaient que favoriser son usage productif : l'*investissement du capital*. » (*Ibid.*, p. 177).

Finalement, Weber souligne que lorsque « la tension de la quête du royaume de Dieu a commencé à faire place au pragmatisme de la vertu professionnelle, que la racine religieuse a dépéri et fait place à des préoccupations temporelles utilitaristes [...] la bonne conscience ne put finalement que se ranger parmi les accessoires d'une vie bourgeoise confortable. » (*Ibid.*, p. 181). À ce titre, Weber indique que déjà chez Franklin, le fondement religieux de son ascèse utilitariste avait disparu (*Ibid.*, p. 186). L'esprit du capitalisme a donc contribué à construire le « puissant cosmos de l'ordre économique moderne, tributaire des conditions techniques et économiques de la production mécanique et machinisée, dont les contraintes écrasantes déterminent aujourd'hui le style de vie de tous les individus nés dans ses rouages » (*Ibid.*, pp. 187). Ce capitalisme victorieux **n'a désormais plus besoin de soutien religieux** puisqu'il possède une base mécanique et conséquemment « l'idée du « devoir professionnel » erre ainsi dans nos vies comme « un fantôme » des croyances religieuses d'autrefois. », tel un artefact anachronique (*Ibid.*, pp. 187). Dès lors, l'aspiration au profit, affranchie de sa signification éthique et religieuse s'associe à la quête de profit pure, et comporte un caractère proprement sportif, typique de la production industrielle américaine (*Ibid.*, p. 188).

### Critique épistémologique

L'œuvre de Weber, marquée par la **prééminence du positivisme et du rationalisme** laisse transparaître l'influence historique de la religion en traitant celle-ci en tant que variable explicative centrale dans sa thèse. Weber qui a été le premier à décrire le « désenchantement » du monde (1905, pp. 101, 115 et 148)<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Cette expression proposée par Weber explique le rejet des « moyens magiques » associés à la superstition pour assurer la quête du salut. Le déclin de cette « pensée magique » débuta suivant la naissance de la pensée scientifique grecque (*Ibid.*, p. 101).

cherche une explication enchâssée dans l'éthique protestante permettant d'expliquer la prédominance du développement économique de certains pays d'Europe. La Réforme protestante qui s'est opérée au 16<sup>e</sup> siècle et qui fut marquée par le Concile de Trente (1545-1563) a donc été un événement causal de premier ordre considéré par Weber afin d'expliquer l'émergence d'un certain type de capitalisme et le développement économique davantage prononcé des pays anglo-saxons. Ses explications sur le développement du capitalisme à partir de l'éthos protestant ont possiblement été influencées par la prépondérance sociale de l'Église en Allemagne et en Occident au début du 20<sup>e</sup> siècle et ce choix de variable explicative peut trouver une explication, du moins partielle, dans la **contextualisation de la production du savoir** tel qu'illustré par les propos de Kuhn (1962).

Cette constatation met en relief la contextualisation intrinsèque au développement de la science et des modes de pensées et la prégnance du contexte social et historique influant sur la compréhension du monde environnant. La posture épistémologique issue de l'historicisme radical décrit par Bevir et Rhodes (2013, p. 64) soulève le fait que : *"beliefs, actions and events are profoundly contingent"*. Cette vision du contexte historique est centrée sur la contextualisation et la discontinuité, plutôt que sur la déduction, l'analyse et l'atomisation, relativisant ainsi le positivisme et générant un scepticisme envers les typologies et les corrélations en mettant à défi les principes de la raison et du progrès (*Ibid.*, pp. 64-65). La compréhension de la science est donc située et *"we need to ask how agents developed, modified and even transformed their inherited beliefs and practices about the institutions"* (*Ibid.*, p. 71) pour comprendre pleinement le sens de leurs propos et la raison sous-tendant ceux-ci. Hill et Hupe (2009) précisent également que les réformes idéologiques et leurs applications sont contextualisées dans le temps (p. 169) et selon Wagenaar (2007), le contexte social influe sur la conception scientifique et l'adoption de paradigmes. Au niveau des acteurs, Wagenaar soutient par ailleurs que les traditions de pensées sont le produit contingent des manières dans lesquels les gens développent des croyances spécifiques et des préférences d'actions, influant à leur tour sur la prise de décision et la transformation de leur environnement (*Ibid.*, pp. 435-439).

Soulignons enfin la vision économique et religieuse volontairement **eurocentrée** des travaux de Weber, mais limitant néanmoins la portée de ceux-ci et qui auraient gagné à être croisés et relativisés le cas échéant par une comparaison inter-civilisationnelle des modes de développement socio-économiques avec l'Orient et l'Asie.

## 2. Michel Foucault et le concept de gouvernementalité

Le céléberrime concept de gouvernementalité que Foucault proposa dans son cours *Sécurité, Territoire, Population* en 1978 au Collège de France **concorde avec le développement du libéralisme économique et la naissance de l'économie politique au 18<sup>e</sup> siècle** (1978, pp. 37 et 109). L'avènement progressif de la théorie du libéralisme économique est savamment démontré par Foucault à l'aide de la **naissance de la physiocratie en France vers 1750** (*Ibid.*, p. 35)<sup>2</sup>. Dès sa 2<sup>e</sup> leçon, l'auteur dépoussière la théorie économique des physiocrates qui préfigure la notion de l'illustre « main invisible » (*Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, 1776*) de Adam Smith (1723-1790) (cf. pp. 35-43 et 49 à cet égard).

Ainsi, Foucault précise que c'est « en saisissant ce réseau continu et multiple de rapports entre la population, le territoire, la richesse, que se constituera [...] une science que l'on appelle l' « économie politique » » (*Ibid.*, p. 109). Aux notions de contrôles et de régulation mercantilistes opérant via « une série de limitations de prix, de stockage, [et] de l'exportation » (*Ibid.*, p. 34, cf. également, pp. 33-35, 71-73 et p. 350-351), les physiocrates opposent une vision où la relation souverain-sujet et le rapport à l'obéissance implicite disparaît (pp. 67 et 77). Ainsi, ce n'est plus « par la loi que l'on peut effectivement atteindre les fins du gouvernement. » (*Ibid.*, p. 103), mais bien « par un certain « laisser-faire », un certain « laisser-passer », un certain « aller », au sens de « laisser les choses aller [...] [et] C'est ce phénomène-là qui va entraîner justement [...] son autorégulation. » (*Ibid.*, p. 43). La physiocratie pose ainsi les jalons du libéralisme économique et du développement de formes capitalistes de l'économie par surcroît (*Ibid.*, p. 49).

---

<sup>2</sup> Mentionnons quelques figures importantes de cette école de pensée économique, politique et juridique en France au 18<sup>e</sup> siècle : Claude-Jacques Herbert (1700-1758), Vincent Gournay (1712-1759) et Louis-Paul Abeille (1719-1807).

Foucault réitère en paraphrasant **Adam Smith (1776)** que : « Le libéralisme, le jeu : laisser les gens faire, les choses passer, les choses aller, laisser faire, passer et aller, cela veut dire essentiellement et fondamentalement faire en sorte que la réalité se développe et aille, suive son cours selon les lois mêmes, les principes et les mécanismes qui sont ceux de la réalité. » (*Ibid.*, p. 49). Il ne s'agit donc « plus [de] fixer et [de] marquer le territoire, mais [de] laisser faire les circulations, contrôler les circulations, trier les bonnes et les mauvaises, faire que ça bouge toujours, que ça se déplace sans cesse, que ça aille perpétuellement d'un point à un autre, mais d'une manière telle que les dangers inhérents à cette circulation en soient annulés. » (*Ibid.*, p. 67), par l'élargissement et l'ouverture des marchés plus précisément. C'est dans ce contexte que la **posture libérale** et émancipatrice des gouvernements apparaît : « L'idée d'un gouvernement des hommes qui penserait d'abord et fondamentalement à la nature des choses et non plus à la mauvaise nature des hommes, l'idée d'une administration des choses qui penserait avant tout à la liberté des hommes, à ce qu'ils veulent faire, à ce qu'ils ont intérêt à faire, à ce qu'ils pensent à faire [...] un pouvoir qui se pense comme régulation qui ne peut s'opérer qu'à travers et en prenant appui sur la liberté de chacun » (*Ibid.*, p. 50). Il appert donc que le libéralisme économique émerge historiquement simultanément avec une gouvernance politique libéralisée.

Dans sa 4<sup>e</sup> leçon, Foucault explique que « l'économie politique avait pu se constituer à partir du moment où, entre les différents éléments de la richesse, était apparu un nouveau sujet, qui était la population. [...], et qui amena un type d'intervention caractéristique du gouvernement, qui va être l'intervention sur le champ de l'économie et de la population. ». Ainsi, l'on assiste au « passage d'un art de gouverner à une science politique, le passage d'un régime dominé par les structures de souveraineté à un régime dominé par les techniques du gouvernement se fait au XVIII<sup>e</sup> siècle autour de la population et, par conséquent, autour de la naissance de l'économie politique. ». (*Ibid.*, p. 109).

Enfin, Foucault explicite nommément son fameux **concept de gouvernementalité** au cours de cette 4<sup>e</sup> séance :

Par « gouvernementalité », j'entends l'ensemble constitué par les institutions, les procédures, analyses et réflexions, les calculs et les tactiques qui permettent d'exercer cette forme bien spécifique, quoique très complexe, de pouvoir qui a pour cible principale la population, pour forme majeure de savoir l'économie politique, pour instrument technique essentiel les dispositifs de sécurité. Deuxièmement, [...] j'entends [...] la ligne de force qui, dans tout l'Occident, n'a pas cessé de conduire [...] vers la prééminence de ce type de pouvoir qu'on peut appeler le « gouvernement » sur tous les autres : souveraineté, discipline, et qui a amené, d'une part, le développement de toute une série d'appareils spécifiques de gouvernement [...], le développement de toute une série de savoirs. Enfin, par « gouvernementalité », je crois qu'il faudrait entendre le processus [...] par lequel l'État de justice du Moyen Âge, devenu aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles État administratif, s'est trouvé petit à petit « gouvernementalisé ». (1978, pp. 111-112).

Aux termes de ses réflexions, Foucault propose une **généalogie ou une histoire de la gouvernementalité** en reconstituant ses grandes étapes du développement des économies de pouvoir en Occident :

[...] d'abord l'État de justice né dans une territorialité de type féodal et qui correspondrait en gros à une société de la loi [...] ; deuxièmement, l'État administratif, né dans une territorialité de type frontalier et non plus féodal, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, cet État administratif qui correspond à une société de règlements et de disciplines ; et enfin, un État de gouvernement qui n'est plus essentiellement défini par sa territorialité, par la surface occupée, mais par une masse : la masse de la population [...]. Et cet État de gouvernement, [...] utilise l'instrumentation du savoir économique [et] correspondrait à une société contrôlée par les dispositifs de sécurité. (*Ibid.*, p. 113).

Foucault précise que la gouvernementalité actuelle trouve ses origines à travers : 1) la **pastorale chrétienne** (elle-même influencée par la culture orientale, principalement par la culture hébraïque, puis importée en Occident par le christianisme – cf. les leçons du 8, 15 et 22 février 1978 et pp. 373-374, 404 et 405), 2) le **modèle diplomatique-militaire** et enfin, 3) la **police** (*Ibid.*, p. 113). Ceux sont là « les trois grands points d'appui à partir desquels a pu se produire ce phénomène fondamental dans l'histoire de l'Occident, qui a été la gouvernementalisation de l'État. ». (*Ibid.*, p. 113).

## Critique épistémologique

Notifions que la dissertation qu'opère Foucault sur 13 leçons illustre en tout point la notion de changement paradigmatique proposée par Kuhn (1962). Les préceptes de la nouvelle conception économique décrite par Foucault prennent appui à la fois dans une transformation scientifique, sociale puis paradigmatique sur laquelle l'auteur insiste (cf. 1978, pp. 358-362 notamment). À ce titre, **trois exemples de transformations conceptuelles et paradigmatiques sont indiquées par Foucault au 18<sup>e</sup> siècle** (*Ibid.*, p. 66), soit : 1) en urbanisme, 2) en médecine (gestion des épidémies), et 3) en économie (gestion du commerce des grains) et contextualisent l'apparition d'une pensée nouvelle dans l'histoire occidentale, soit d'une pensée « libéralisée » et non plus axée sur le contrôle et la discipline (cf. pp. 57-65, 67-68, 111 et 113). Ces trois phénomènes ont également en commun qu'ils gravitent autour de la « gestion de la circulation » (*Ibid.*, p. 66-67).

La **première transformation** met en exergue l'émergence du **concept de milieu** qui prit racine dans le développement des villes, puis de l'urbanisme. L'avènement de l'urbanisme viendra freiner la notion de discipline du territoire qui prédominait sous le mercantilisme. Afin d'exemplifier ces propos, mentionnons le cas de la ville de Richelieu, édifiée entre 1631 et 1642, à partir des plans de l'architecte Jacques Lemercier (1585-1654) et qui reprit la « fameuse forme du camp romain qui, à l'époque, venait d'être réutilisée à l'intérieur de l'institution militaire comme instrument fondamental de la discipline. » (*Ibid.*, pp. 16-17). La multiplication de ces « cités idéales » ne vit finalement pas le jour en Europe au 17<sup>e</sup> siècle et la compréhension progressive de la notion de milieu freina la prolifération de ces idéaux-types.

Quant à l'adoption de la forme du camp romain, archétype disciplinaire, de contrôle et de régulation, Foucault précise que : « Là, dans le cas de ces villes construites sur la figure du camp, on peut dire que la ville est tout de même pensée d'abord non pas à partir du plus grand qu'elle, le territoire, mais à partir du plus petit qu'elle, à partir d'une figure géométrique qui est une sorte de module architectural, à savoir le carré ou le rectangle subdivisés eux-mêmes » (*Ibid.*, p. 18). Il en ressort que « La discipline travaille dans un espace vide, artificiel, que l'on va construire entièrement. La sécurité, elle, va prendre appui sur un certain nombre de données matérielles. Elle va travailler avec bien sûr l'emplacement, avec l'écoulement des eaux, avec les îles, avec l'air, etc. Donc elle travaille sur un donné. » (*Ibid.*, p. 21).

Les travaux de Alexandre Le Maître (1649?-17--?), ingénieur général des électeurs de Brandebourg, proposent à l'opposé du modèle de Lemercier un aménagement de la ville qui « était essentiellement pensé dans la catégorie plus générale, plus globale du territoire. C'était à travers un macrocosme qu'on essayait de penser la ville » (*Ibid.*, p. 17). Dans la foulée des transformations de la pensée au 18<sup>e</sup> siècle, on organise désormais les villes en fonction de leurs besoins, soit la circulation et le commerce avec le monde extérieur et on intègre à leur planification les possibilités futures de développement (*Ibid.*, p. 20). Le passage suivant synthétise cette évolution et démontre le rôle émergent de la notion de milieu et des probabilités afférentes dans la planification urbaine :

[...] alors que la souveraineté capitalise un territoire, [...] alors que la discipline architecture un espace et se pose comme problème essentiel une distribution hiérarchique et fonctionnelle des éléments, la sécurité va essayer d'aménager un milieu en fonction d'événements ou de séries d'événements ou d'éléments possibles, séries qu'il va falloir régulariser dans un cadre multivalent et transformable. L'espace propre à la sécurité renvoie donc à une série d'événements possibles, il renvoie au temporel et à l'aléatoire, un temporel et un aléatoire qu'il va falloir inscrire dans un espace donné. L'espace dans lequel se déroulent des séries d'éléments aléatoires, c'est [...] cela que l'on appelle le milieu. Le milieu, c'est une notion bien sûr qui, en biologie, n'apparaît [...] qu'avec Lamarck. (*Ibid.*, p. 22).

En lien avec cette notion de milieu, précisons que c'est à l'intérieur de celui-ci que devient possible un mode de pensée circulaire au niveau des effets et des causes « puisque ce qui est effet d'un côté va devenir cause de l'autre ». Cette transformation caractérise un mode de pensée désormais libéralisé (*Ibid.*, p. 23).

La **deuxième transformation** procède à l'aide des **avancées scientifiques et médicales**, dont notamment la **variolisation** (méthode d'inoculation pratiquée à partir de 1720 qui précéda la vaccination et qui permettait

de contrer la variole) (*Ibid.*, p. 60). Concernant ce procédé contre-intuitif, Foucault affirme que « le succès de la variolisation et de la vaccination étaient impensables dans les termes de la rationalité médicale de l'époque. » (*Ibid.*, p. 60), illustrant ainsi la notion de transformation paradigmatique s'opérant au cours du 18<sup>e</sup> siècle. Quant à cette transformation de la pensée scientifique, Foucault indique que l'« On a donc là, typiquement, un mécanisme de sécurité qui a la même morphologie que celui qu'on observe à propos de la disette [et de la théorie des grains tel que proposé par les physiocrates]. Donc, double intégration à l'intérieur des différentes technologies de sécurité, à l'intérieur de la rationalisation du hasard et des probabilités. Voilà, sans doute, ce qui rendait acceptables ces techniques nouvelles » (*Ibid.*, p. 61).

Finalement, la **troisième transformation** s'opère par la **libéralisation des marchés** à l'aide de la théorie physiocratique déjà annoncée précédemment. Cette théorie économique prône la suppression des « interdits de stockage, de sorte que les gens vont pouvoir, comme ils le veulent, quand ils le veulent, en aussi grande quantité qu'ils le désirent, stocker leur grain et le retenir, allégeant ainsi le marché dès qu'il y a abondance. On va supprimer également toutes les interdictions d'exportation, de sorte que les gens auront le droit, dès qu'ils en ont envie, dès que les prix extérieurs sont pour eux favorables, d'expédier à l'étranger leur grain. » (*Ibid.*, p. 39). On assiste alors à un phénomène nouveau et ce n'est plus sur l'axe souverain-sujets que le mécanisme de sécurité est régit, mais à partir du processus naturel d'auto-régulation des marchés (*Ibid.*, p. 67).

Foucault précise qu'une nouvelle technique de contrôle se dessine alors : [On va devoir] « non pas obtenir l'obéissance des sujets par rapport à la volonté du souverain, mais avoir prise sur des choses apparemment éloignées de la population, mais dont on sait, par le calcul, l'analyse et la réflexion, qu'effectivement elles peuvent agir sur la population. » (*Ibid.*, p. 74). En outre, « Il va falloir manipuler, il va falloir susciter, il va falloir faciliter, il va falloir laisser faire, il va falloir autrement dit, gérer et non plus réglementer. Cette gestion aura essentiellement pour objectif, non pas tellement d'empêcher les choses, mais de faire en sorte que les régulations nécessaires et naturelles jouent, ou encore de faire des régulations qui permettront les régulations naturelles. » (*Ibid.*, pp. 360-361). Il faudra donc encadrer les phénomènes naturels de manière à ce qu'ils ne dévient pas, ou qu'une intervention ne les fasse pas dévier (*Ibid.*, pp. 360-361). Dès lors, « L'État n'est donc pas le principe du bien de chacun. [...] Il s'agit maintenant de faire en sorte que l'État n'intervienne que pour régler, ou pour laisser plutôt se régler le mieux-être de chacun, l'intérêt de chacun de manière à ce qu'il puisse en effet servir à tous. » (*Ibid.*, p. 354).

Le passage suivant illustre la **transformation paradigmatique** s'étant opérée dans la pensée scientifique et médicale, puis économique au 18<sup>e</sup> siècle :

[...] la variolisation et la vaccination s'intégraient, au moins d'une manière analogique et par toute une série de ressemblances importantes, aux autres mécanismes de sécurité [...]. [Ce qui paraît important], très caractéristique des mécanismes de sécurité à propos de la disette, c'était justement que, alors que les règlements juridico-disciplinaires qui avaient régné jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle essayaient d'empêcher le phénomène de la disette, ce qu'on a cherché, à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle avec les physiocrates, mais également avec bien d'autres économistes, ça a été de prendre appui sur le processus même de la disette, sur l'espèce d'oscillation quantitative qui produisait tantôt l'abondance, tantôt la disette : prendre appui sur la réalité de ce phénomène, ne pas essayer de l'empêcher, mais au contraire de faire jour par rapport à lui d'autres éléments du réel, de manière à ce que le phénomène [...] s'annule lui-même. (*Ibid.*, pp. 60-61).

À l'**opposition mercantilisme-physiocratie**, Foucault fait un parallèle intéressant entre discipline et sécurité où la discipline apparaît comme étant centripète, puisqu'elle « fonctionne dans la mesure où elle isole un espace, détermine un segment. » La discipline concentre, elle centre, elle enferme. [...] elle est protectionniste et elle centre essentiellement son action sur le marché ou sur cet espace du marché et ce qui l'entoure. », et la sécurité est centrifuge, car elle « intègre sans cesse de nouveaux éléments, on intègre la production, la psychologie, les comportements, les manières de faire des producteurs, des acheteurs, des consommateurs, des importateurs, des exportateurs, on intègre le marché mondial. Il s'agit donc d'organiser, ou en tout cas de laisser se développer des circuits de plus en plus larges. » (*Ibid.*, p. 46). Pour que ces mécanismes de sécurité « libéralisés » fonctionnent cependant, et Foucault ne mentionne pas ce phénomène explicitement, ce dernier est plutôt implicite au texte et mis en lumière au moyen d'une

interprétation sémiologique, il y a nécessairement une **acceptation**, puis une **internalisation des normes et des règles collectives de sécurité par la population**. Enfin, Foucault professe le long processus évolutif et transformationnel relatif à l'économie politique, puis à la gouvernance s'étant opéré entre le 16<sup>e</sup> et le 18<sup>e</sup> siècle. Par surcroît, **l'émergence de l'économie politique combinée à une gouvernance étatique libéralisée catalysa le développement économique en Occident** et apportera les prémisses de base nécessaires au développement du capitalisme.

Fait surprenant, Foucault qui donna son cours en 1978 au Collège de France ne mentionne pas nommément les travaux de Kuhn (1962), alors qu'il en exemplifie parfaitement les propos. Le mot « paradigme » n'est d'ailleurs prononcé dans aucune des 13 leçons que Foucault donna au début de 1978. La diffusion et l'appropriation des connaissances scientifiques par le 1<sup>er</sup> cercle de chercheurs et le milieu scientifique environnant d'abord, puis son importation au sein des sciences sociales peuvent certes expliquer, en partie du moins, ce constat. Kuhn explique que les paradigmes ont un sens sociologique d'intégration de normes et d'idées et conditionnent un sens de résolution de problèmes (cité dans Paquin et coll., 2010, pp. 130-137). Ceux-ci s'étendent à la communauté scientifique au fil d'un consensus et de leur diffusion (1962, pp. 266, 274-275).

Aux termes de ce cours dégagant **l'histoire de la gouvernementalité** (1978, pp. 354-362), Foucault met en relief **le passage d'un mode de gestion procédant du « du haut vers le bas » à un mode libéralisé et latéralisé**, basé sur le transfert et à l'opposé des structures juridiques antérieures au 18<sup>e</sup> siècle (*Ibid.*, p. 404), intégrant les acteurs dans la mécanique gouvernementale. Ainsi, Foucault précise :

Il n'y a pas la nature et puis, au-dessus de la nature, contre elle, le souverain et le rapport d'obéissance qu'on lui doit. On a une population dont la nature est telle que c'est à l'intérieur de cette nature, à l'aide de cette nature, à propos de cette nature que le souverain doit déployer des procédures réfléchies de gouvernement. » (*Ibid.*, p. 77, cf. également p. 72). [Et encore,] On peut faire la généalogie de l'État moderne et de ses différents appareils à partir d'une histoire de la raison gouvernementale. Société, économie, population, sécurité, liberté : ce sont les éléments de la nouvelle gouvernementalité dont nous connaissons, je pense, encore maintenant les formes sous ses modifications contemporaines. (*Ibid.*, p. 362).

En lien avec cette posture de gouvernance libéralisée, selon Norbert Elias, Foucault « veut dissoudre l'idée d'un État centralisé qui opère de haut en bas. Il y a une omniprésence du pouvoir, une multiplicité de rapports de force stratégiques, immanents au domaine où ils s'exercent, et constitutifs de leur organisation. » ; l'auteur complète en précisant la nécessité « d'une intériorisation de la contrainte et d'une civilisation de comportements comme conditions et corollaires nécessaires à l'instauration de l'État moderne et de la configuration contemporaine de la subjectivité. » (cité dans Arvi Sepp, 2014, pp. 47-48).

Finalement, la **généalogie de la pratique gouvernementale** (ou de la gouvernementalité) (*Ibid.*, p. 113 et pp. 354 à 362) permet à Foucault d'expliquer la **notion de bio-pouvoir** comme extrant au processus de transformation de la gouvernance (pp. 73, 77 et 358). Ce concept (et néologisme) foucauldien s'arrime à une « série de phénomènes [soit,] l'ensemble des mécanismes par lesquels ce qui, dans l'espèce humaine, constitue ses traits biologiques fondamentaux va pouvoir entrer à l'intérieur d'une politique, d'une stratégie politique, d'une stratégie générale de pouvoir, autrement dit comment la société, les sociétés occidentales modernes, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont repris en compte le fait biologique fondamental que l'être humain constitue une espèce humaine. » (*Ibid.*, p. 3).

### 3. Fernand Braudel et la notion de longue durée

Dans *La Dynamique du capitalisme*, qui reprend 3 conférences que Braudel donna aux États-Unis à l'université Johns Hopkins de Baltimore en 1976, l'auteur propose 2 concepts singuliers permettant d'expliquer l'avènement du capitalisme : la notion de longue durée (cf. pp. 12-13 et 16) et la notion d'économie-monde (*Ibid.*, pp. 77-78).

Relativement au **concept de longue durée**, l'auteur précise d'emblée qu'il s'intéresse à « l'histoire des grands événements, l'histoire de la conjoncture et des crises, et enfin l'histoire massive et structurale

évoluant lentement au fil de la longue durée. » (1976, pp. 12-13). Son analyse de l'économie préindustrielle révèle déjà dans ses inerties certains mouvements limités et minoritaires, mais vifs et puissants d'une croissance moderne, d'une économie de marché et d'un capitalisme en expansion qui fabriquent peu à peu et préfigurent déjà le monde même où nous vivons (*Ibid.*, p. 13).

Quant au concept d'**économie-monde**, Braudel réfère spécifiquement à l'économie d'une portion géographique du globe, par rapport à l'économie mondiale qui constitue l'économie du globe pris en son entier (*Ibid.*, p. 76). Ainsi, la Méditerranée au 16<sup>e</sup> siècle constituait une économie-monde. Braudel attribue à ce type de système **trois caractéristiques** : 1) elle occupe un espace géographique donné, 2) elle a toujours un pôle, un centre, représenté par une ville dominante, jadis État-ville ou 2 villes dominantes en même temps, dont une finit toujours par dominer, supplanter l'autre (Londres et Amsterdam au XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple) et, 3) elle se partage en zones successives et intermédiaires, autour du pivot central (*Ibid.*, 77-78).

Au niveau historique, Braudel fait état de la notion d'**économie d'échange** tendue entre la production et la consommation : « Aux siècles d'Ancien Régime, entre 1400 et 1800, il s'agit là encore d'une très imparfaite économie d'échange. [...] elle n'arrive pas à joindre toute la production à toute la consommation, une énorme part de la production se perdant dans l'autoconsommation, de la famille ou du village, n'entrant pas dans le circuit du marché. ». Malgré tout, « l'économie de marché est en progrès », elle relie suffisamment de bourgs et de villes pour commencer à organiser la production, à orienter et commander la consommation (*Ibid.*, p. 22). Braudel distingue dès lors **deux types d'économie de marché** : 1) celui qui définit les échanges quotidiens du marché et, 2) celui qui fuit la transparence du contrôle et qui prend une marge induite sur le produit vendu (*Ibid.*, pp. 50-52) – à cet égard, notons que les premiers exemples de vente par contrat intégrant une prise à une date ultérieure afin de contrôler la chaîne de production apparaissent dès le XV<sup>e</sup> siècle (*Ibid.*, p. 52). Braudel affirme que l'économie de marché suit la dynamique de l'économie de la vie matérielle, et par extension le capitalisme est toujours bénéficiaire de la croissance de cette économie, étendant ses liaisons lors de telles périodes (*Ibid.*, p. 61).

Sur cette longue période de progression de l'économie de marché entre le 15<sup>e</sup> et le 18<sup>e</sup> siècle, le boutiquier agit en tant qu'agent économique central. À ce titre, « La boutique, toujours ouverte, à l'avantage d'offrir un échange continu, alors que le marché se tient un ou deux jours par semaine. Plus encore, la boutique, c'est l'échange assorti du crédit, car le boutiquier reçoit sa marchandise à crédit, il la vend à crédit. ». Dans ce contexte, toute la **séquence de dettes et de créances se dessine** à travers l'échange (*Ibid.*, p. 24).

Dans ses recherches, Braudel note une tendance vers la **non-spécialisation des marchands et des négociants**. Il ajoute que « le marchand ne se spécialise pas parce qu'aucune branche à sa portée n'est suffisamment nourrie pour absorber toute son activité. [...] si le grand marchand change si souvent d'activité, c'est que le grand profit change sans cesse de secteur. Le capitalisme est d'essence conjoncturelle. Aujourd'hui encore, une de ses grandes forces est sa facilité d'adaptation et de reconversion » (*Ibid.*, pp. 58-59). Braudel aborde ensuite la lente et difficile spécialisation d'un segment de la vie marchande, celui du commerce de l'argent. L'auteur précise qu'« Il n'y aura de réussite du capitalisme financier qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, au-delà des années 1830-1860, quand la banque saisira tout, l'industrie plus la marchandise, et que l'économie en général aura acquis assez de vigueur pour soutenir définitivement cette construction. » (*Ibid.*, p. 60).

Parfois favorisé ou défavorisé selon les contextes, **le capitalisme finit toujours par survivre**, mais celui-ci « ne triomphe que lorsqu'il s'identifie avec l'État, qu'il est l'État. » (*Ibid.*, p. 62) et l'État est soit favorable ou hostile au monde de l'argent, tout comme la culture et la religion peuvent l'être (pp. 62-63). Précisons qu'« En principe, la religion, force traditionnelle, dit *non* aux nouveautés du marché, de l'argent, de la spéculation et de l'usure. Mais [l'Église] finit par dire *oui* aux exigences impérieuses du siècle. » (*Ibid.*, p. 63)<sup>3</sup>. Braudel ajoute **en réponse directe à Weber** (1905) que l'« On a même pu soutenir, un peu vite il est vrai, que ces scrupules [ceux de l'usure] n'ont été levés que par la Réforme, et que c'est la raison profonde de l'ascension du capitaliste des pays du nord de l'Europe. », mais en réalité le mercantilisme qui fut pratiqué en Europe du 16<sup>e</sup> siècle au 18<sup>e</sup> siècle contribua à l'essor et à la démocratisation du crédit, ainsi qu'à la

<sup>3</sup> Indiquons que Thomas d'Aquin (1225-1274) aurait formulé le 1<sup>er</sup> *aggiornamento* (actualisation) permettant la mise à jour et la modernisation de la doctrine de l'Église catholique (cf. 1976, p. 63).

dissociation de l'usure au péché dans les mœurs (*Ibid.*, pp. 50-54 et 62).

Braudel note qu'« il y a des conditions sociales à la poussée et à la réussite du capitalisme. Celui-ci exige une certaine tranquillité de l'ordre social, ainsi qu'une certaine neutralité, ou faiblesse, ou complaisance, de l'État. Et, en Occident même, il y a des degrés à cette complaisance : c'est pour des raisons largement sociales et incrustées dans son passé que la France a toujours été un pays moins favorable au capitalisme que, disons, l'Angleterre. » (*Ibid.*, p. 70). Le capitalisme a également besoin d'une **hiérarchie** pour pouvoir fonctionner et bien qu'il n'ait pas créé celles-ci, de même que le marché et la consommation, il les utilise délibérément (*Ibid.*, p. 71).

Concernant la **domination économique de l'Angleterre** suite à la Révolution industrielle au 19<sup>e</sup> siècle, l'historien soutient que par différentes contingences, dont l'organisation précoce de son économie nationale que :

Seule l'Angleterre aura réalisé précocement cet exploit. [...] Otto Hintze, critiquant Sombart, a été l'un des premiers à souligner l'importance de cette transformation, qui tient à l'abondance relative, dans un territoire assez étroit, des moyens de transport, le cabotage maritime s'ajoutant au réseau serré des rivières et canaux et aux nombreuses voitures et bêtes de somme. Par l'intermédiaire de Londres, les provinces anglaises échangent leurs produits et les exportent [...]. (*Ibid.*, p. 92).

Notons par ailleurs qu'historiquement, vers 1650, Amsterdam domine l'essentiel du commerce européen, « Mais l'Angleterre avait vis-à-vis d'elle un moyen de pression : les voiliers hollandais ont en effet constamment besoin, étant donné le régime des vents, de relâcher dans les ports anglais. C'est sans doute ce qui explique que la Hollande ait accepté de l'Angleterre des mesures protectionnistes qu'elle n'accepta de personne d'autre. En tout cas l'Angleterre a su protéger son marché national et son industrie naissante mieux qu'aucun autre pays d'Europe. » (*Ibid.*, p. 95).

Fait intéressant à souligner et qui complète les deux points précédents sur l'Angleterre, Braudel note à l'égard de l'**accumulation et la circulation des capitaux** que « Ce n'est pas la richesse acquise, ce n'est pas Londres et son capitalisme marchand et financier qui ont provoqué l'étonnante mutation. Londres ne prendra le contrôle de l'industrie qu'au-delà des années 1830. Ainsi l'on voit admirablement, [...] que c'est la force, la vie de l'économie de marché et même de l'économie à la base, de la petite industrie novatrice [...] qui portent sur leurs dos ce qui sera bientôt le capitalisme dit *industriel*. » (*Ibid.*, p. 100).

Illustrant l'intrication et l'enchevêtrement des différentes convergences historiques, Braudel conclut que « la Révolution anglaise n'aurait certainement pas été ce qu'elle fut sans les circonstances qui firent alors de l'Angleterre, pratiquement, la maîtresse incontestée du vaste monde. La Révolution française et les guerres napoléoniennes, on le sait, y ont largement contribué. Et si le *boom* du coton s'est largement, longuement, mis en place, c'est que le moteur a été sans cesse, relancé par l'ouverture de marchés nouveaux : l'Amérique portugaise, l'Amérique espagnole, [...] » (*Ibid.*, p. 101). L'archéologie économique que Braudel propose permet d'appréhender le jeu complexe des probabilités et des contingences expliquant les fondements sous-jacents au capitalisme diffusé par l'Empire britannique au 19<sup>e</sup> siècle et étant parvenu jusqu'à nous.

### Critique épistémologique

Dans son travail d'archéologie matérielle visant la reconstitution du passé économique, à l'exception de la réponse faite à Weber infirmant ses affirmations sur le rôle de l'éthique religieuse sur le développement du capitalisme, Braudel ne fait aucune mention à la religion pour illustrer la lente progression du capitalisme, puis son intégration dans la vie sociale. Et contrairement à Marx (1848), la **lutte des classes** n'est aucunement évoquée en tant qu'élément caractérisant le développement économique - cette lutte ne constitue qu'une partie du mouvement social et la stratification des classes et le monopole qui se dessine étant plutôt la résultante de la spécialisation et de la division du travail selon l'angle d'analyse de la longue durée (*Ibid.*, p. 57).

Braudel évoque la notion de la « **main invisible** » de Smith lorsque l'économie politique se dessine et que

l'on réalise qu'il faille défendre le marché national, puis l'industrie nationale liée au marché intérieur et au marché extérieur, et qu'il importe d'en assurer la promotion (*Ibid.*, p. 45). Selon l'auteur, face à cette capacité politique d'agir directement sur l'économie, l'on « a fini par croire, à tort ou à raison, que les échanges ont, en eux-mêmes, un rôle décisif, équilibrant, qu'ils égalisent par la concurrence les dénivellations, ajustent l'offre et la demande, que le marché est un dieu caché et bienveillant, la « main invisible » d'Adam Smith, le marché autorégulateur du XIXe siècle, la clef de voûte de l'économie, si l'on s'en tient au *laissez faire, laissez passer*. » (*Ibid.*, p. 45). Il ajoute qu'il y a là une part de vérité, mais aussi d'illusion puisque les monopoles de fait ou de droit viennent fausser les prix et altèrent les vertus automatiques du *laissez-faire* et de la concurrence et que l'économie de marché ne constitue qu'une partie de l'économie mondiale (*Ibid.*, pp. 45-46).

À propos de l'innovation, Braudel affirme : « Je ne crois pas que Josef Schumpeter ait raison de faire de l'entrepreneur le *deus ex machina*. Je crois obstinément que c'est le mouvement d'ensemble qui est déterminant et que tout capitalisme est à la mesure, en premier lieu, des économies qui lui sont sous-jacentes. » (*Ibid.*, p. 61). Ainsi, l'**entrepreneur** n'est plus pour Braudel l'élément central, la force motrice du processus capitalistique - l'**Homme-entrepreneur** n'est qu'un acteur dans un système d'échanges évoluant lentement et se complexifiant progressivement dès les années 1400 (*Ibid.*, p. 22).

Dans son ouvrage, Braudel insiste sur l'histoire du développement d'autres économies-monde ayant pour espace géographique la Chine, l'Inde et le monde arabe notamment. L'auteur **sort donc d'une position eurocentrée** telle qu'adoptée chez Weber : « En résumé, si on la compare aux économies du reste du monde, l'économie européenne semble avoir dû son développement plus avancé à la supériorité de ses instruments et de ses institutions : les Bourses et les diverses formes du crédit. Mais sans exception aucune, tous les mécanismes et artifices de l'échange se retrouvent en dehors de l'Europe, développés et utilisés à des degrés divers [...] » (*Ibid.*, p. 36).

## 4. Discussion

### 4.1 Critique des travaux de Weber

Que reste-t-il de Weber plus 100 ans après la parution de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*? Une quelconque perception à l'effet que les anglo-saxons auraient davantage le sens des affaires, que cette culture véhicule davantage l'entrepreneuriat, image qui participe à une sorte de subconscient collectif, compris ou cru tacitement entre les individus. Et qu'en est-il des soubassements réels derrière ces assertions? Bien peu, nous dirions. Un croisement entre les données qualitatives tirées de quelques ouvrages structuralistes (Foucault et Braudel), complété par Schumpeter (1942), Novak (1993) et Birchall (2014), démontre que ces fondements sont profondément contingents à l'époque où Weber publia son ouvrage et que la thèse qu'il proposa survit difficilement au temps et au développement des connaissances implicites (Kuhn, 1962, pp. 24-26). Au niveau historiographique, par rapport à Weber et au rationalisme, les écrits de Foucault et de Braudel représentent un point tournant, marqué par le structuralisme - ce courant étant lui-même contextualisé entre les années 1950 et 1970 en Occident.

Nous nous attardons dans cet article à une critique des travaux de Weber à partir de **quatre axes** : 1) la limitation corrélationnelle de l'approche weberienne, 2) de faits historiques falsifiant la position de Weber, 3) de l'appui de l'Église catholique romaine au développement économique et finalement, 4) d'une analyse historique du pastorat chrétien à partir d'une perspective historique de longue durée. Nous élaborons par la suite sur les affinités respectives des auteurs avec la Théorie des choix rationnels et la Théorie de la rationalité limitée, puis soulevons certains éléments épistémologiques émanant de nos travaux avant de souligner l'apport et les implications de notre recherche.

#### 4.1.1 Weber face à la perspective historique de longue durée

On ne peut nier l'intérêt, ni l'ingéniosité de lier la religiosité et la culture au développement du capitalisme. Il appert toutefois qu'en recourant principalement au concept de longue durée prôné par Braudel et aux révolutions paradigmatiques dont Foucault fait la démonstration, que la corrélation entre l'éthique protestante et l'essor du capitalisme, malgré qu'elle soit manifeste, ne peut en expliquer la causalité. En dépit donc d'une rationalité poussée à l'extrême, cette corrélation entre éthique religieuse et capitalisme

ne peut être concluante et ne peut confirmer le lien causal entre les deux variables de même que l'émergence du capitalisme d'une manière tenable aux regards de l'approche de Foucault et de Braudel – et de tout chercheur en sciences sociales avec le recul temporel dont nous disposons. À la lecture de ces deux auteurs, l'éthos protestant nous apparaît finalement n'être tout au plus qu'une variable modératrice amplificatrice au modèle relatif à l'émergence du libéralisme économique et du capitalisme.

Une critique importante de Braudel à l'égard du texte de Weber quant au rôle joué par la Réforme et tenant compte du déplacement des pôles de l'économie-monde occidentale et du concept de longue durée est digne de mention :

Tous les historiens sont opposés à cette thèse subtile, bien qu'ils n'arrivent pas à s'en débarrasser une fois pour toutes ; elle ne cesse de resurgir devant eux. Et pourtant elle est manifestement fautive. Les pays du Nord n'ont fait que prendre la place occupée longtemps et brillamment avant eux par les vieux centres capitalistes de la Méditerranée. Ils n'ont rien inventé, ni dans la technique, ni dans le maniement des affaires. Amsterdam copie Venise, comme Londres copiera Amsterdam, comme New York copiera Londres. Ce qui est en jeu, chaque fois, c'est le déplacement du centre de gravité de l'économie mondiale, pour des raisons *économiques*, et qui ne touchent pas à la nature propre ou secrète du capitalisme. Ce glissement définitif, à l'extrême fin du XVI<sup>e</sup> siècle, de la Méditerranée aux mers du Nord, est le triomphe d'un pays neuf sur un vieux pays. Et c'est aussi un vaste changement d'échelle. À la faveur de la montée nouvelle de l'Atlantique, il y a élargissement de l'économie en général, des échanges, du stock monétaire, et, là encore, c'est le progrès vif de l'économie de marché, qui, fidèle au rendez-vous d'Amsterdam, portera sur son dos les constructions amplifiées du capitalisme. Finalement, l'erreur de Max Weber me paraît dériver essentiellement, au départ, d'une exagération du rôle du capitalisme comme promoteur du monde moderne. (1976, pp. 63-64).

Pour Weber, l'émancipation de la bourgeoisie protestante se fait dans un travail induit par une éthique religieuse renouvelée (1905, pp. 24, 169 et 181), alors que chez Braudel elle est le résultat dans le temps de l'accumulation de marges bénéficiaires dans la chaîne de production désormais brisée entre producteurs et distributeurs avec la venue des marchands et négociants – et à son avantage le marchand est le seul à connaître les conditions du marché aux deux bouts de la chaîne et dispose d'argent comptant comme argument de négociation (1976, p. 53). Le processus de développement du capitalisme braudelien considère plutôt l'histoire de la bourgeoisie sous cet autre angle : « Si vous êtes attentifs à ces longues chaînes familiales, à l'accumulation lente des patrimoines et des honneurs, le passage, en Europe, du régime féodal au régime capitaliste devient presque compréhensible. » ; « La « bourgeoisie », à la longue de siècles, aura parasité cette classe privilégiée [que sont les familles seigneuriales], vivant près d'elle, contre elle, profitant de ses erreurs, de son luxe, de son oisiveté, de son imprévoyance, pour s'emparer de ses biens – souvent grâce à l'usure –, se glissant finalement dans ses rangs et alors s'y perdant. » (*Ibid.*, pp. 66-67). Pour Braudel, l'émergence du capitalisme s'est donc jouée au niveau des hiérarchies sociales (*Ibid.*, pp. 64-65 et 71).

#### 4.1.2 Non-applicabilité de la thèse de Weber

Plusieurs faits économiques passés et actuels résistent à la perspective de Weber, enchâssée dans la sociologie compréhensive. Mentionnons à titre d'exemple l'Écosse, qui fut la terre d'élection du calvinisme au 17<sup>e</sup> siècle et qui n'en subit aucune incidence économique favorable et la Belgique catholique et industrielle illustrée par la prospérité sans comparables de la ville d'Anvers au 16<sup>e</sup> siècle qui infirme également la théorie de Weber (1905, p. 13).

En sortant du cadre occidental qui limite fortement l'inférence des résultats et des assertions de Weber et en considérant le contexte économique actuel nous en constatons davantage les limitations et leur portée restrictive. La position de Weber devient par ailleurs impertinente afin d'expliquer l'essor des pays émergents regroupés sous l'appellation des BRICS<sup>4</sup> (Dumais, 2013) – cet essor illustre toutefois les propos

---

<sup>4</sup> L'acronyme anglais « BRICS » désigne un groupe de cinq pays émergents se réunissant annuellement lors de sommets depuis 2011, soit : le Brésil, la Russie, l'Inde, la Chine et l'Afrique du Sud. L'équivalent français de l'acronyme, « ABRIC » est plus rarement utilisé.

de Braudel concernant la mouvance du capitalisme dans l'espace-temps et sa capacité d'adaptation à la nature des échanges, tout en conservant sa nature intrinsèque (1976, pp. 58-59, 77-78, 81 et 102-103).

Concernant ce déplacement du système capitaliste dans le temps, Braudel indique que le centre de l'économie-monde changea à cinq reprises depuis le Moyen Âge tardif, ce qui permet également d'appréhender un déplacement continu dans une économie de plus en plus mondialisée :

Dans le cas de l'Europe et des zones qu'elle s'annexe, un centrage s'est opéré vers les années 1380, au bénéfice de Venise. Vers 1500, il y a une saute brusque et gigantesque de Venise à Anvers, puis vers 1550-1560, un retour à la Méditerranée, mais en faveur de Gênes, cette fois ; enfin, vers 1590-1610, un transfert à Amsterdam, où le centre économique de la zone européenne se stabilisera pour presque deux siècles. Entre 1780 et 1815, il se déplacera vers Londres. En 1929, il traverse l'Atlantique et se situe à New York. », et que « D'ordinaire, c'est le mauvais temps économique qui finit d'abattre le centre ancien, déjà menacé, et confirme l'émergence du nouveau. » (p. 81).

#### 4.1.3 L'éthique catholique et l'esprit du capitalisme

Alors que Weber adopte une posture d'analyse à partir de la rupture schismatique entre protestantisme et catholicisme pouvant expliquer l'essor économique supérieur des pays anglo-saxons, Braudel adopte un angle d'analyse diamétralement opposé : le capitalisme existe depuis la nuit des temps et se meut selon les aléas et les contingences historiques (1976, pp. 58-59, 77-78, 81 et 102-103). Plus précisément, dans la *Dynamique du capitalisme* (1976), l'auteur démontre que le capitalisme existait déjà dans le bassin méditerranéen au 14<sup>e</sup> siècle (pp. 77 et 81) et ce, particulièrement dans les grandes villes italiennes catholiques telles que Venise. Ce système d'échanges s'est par la suite déplacé en fonction de multiples confluences vers l'Europe du Nord (vers 1500 à Anvers en Belgique, puis vers 1590-1610 à Amsterdam aux Pays-Bas) pour se développer par la suite à l'échelle mondiale suivant la marchandisation et le développement international des échanges. Pour l'historien et créateur de la notion de longue durée, « l'esprit du capitalisme » ne peut être une création découlant de l'éthique protestante. Pareillement, Schumpeter stipule que vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle, le développement du capitalisme marchand tel que pratiqué à Florence, Venise et aux Pays-Bas créèrent des environnements qui permirent d'abolir la rigidité de la stratification féodale et d'amorcer le développement d'une économie de marché (1942, pp. 171-172).

L'économiste américain Michael Novak (1993) rappelle que la doctrine sociale de l'Église catholique ne s'oppose pas aux fondements du capitalisme, mais plutôt aux excès d'enrichissement et aux inégalités corollaires<sup>5</sup>. Le mouvement coopératif, figure majeure de l'économie sociale qui prit son essor dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle (Birchall, 2014, p. 7) a par ailleurs été fortement soutenu dans son implantation par le clergé au Québec<sup>6</sup> et en Europe dans la foulée du catholicisme social<sup>7</sup>. L'Église de Rome a également assuré la promotion du syndicalisme chrétien et du distributivisme (le recours à l'appellation distributionnisme est également parfois utilisé). La publication de l'encyclique *Rerum Novarum* (1891) publiée sous le pontificat du pape Léon XIII (1810-1903) en réaction aux conditions de la classe ouvrière de l'époque<sup>8</sup> s'inscrit dans ces courants – cette encyclique fut d'ailleurs suivie par une série de plusieurs autres, jusqu'à la plus récente, *Centesimus Annus* (1991), publiée par le pape Jean-Paul II (1920-2005) (Novak, 1993). Précisons que le syndicalisme chrétien et le distributivisme prônent entre autres la distribution

---

<sup>5</sup> À cet effet, se référer à l'encyclique *Centesimus Annus* (1991) publiée par le pape Jean-Paul II.

<sup>6</sup> Notamment avec le Mouvement Desjardins. Les liens étroits que Alphonse Desjardins entretenait avec le clergé au Québec, alors puissant dans l'organisation sociale au début du 20<sup>e</sup> siècle lui permettront de promouvoir les caisses populaires afin d'améliorer le sort de la population canadienne-française, de contrer l'usure pratiquée en milieu rural et de freiner l'émigration aux États-Unis (cf. le rôle de nombreux membres influents du clergé dans la propagande et le soutien aux caisses populaires dans : Poulin, 1990, pp. 189 à 207).

<sup>7</sup> Le catholicisme social fut le parallèle catholique romain du christianisme social apparu au 19<sup>e</sup> siècle dans les milieux protestants et illustré notamment par l'École de Nîmes avec Édouard de Boyve (1840-1923), Auguste Fabre (1839-1922) et Charles Gide (1847-1932), dirigeant emblématique du mouvement coopératif français. Le catholicisme social français a par ailleurs soutenu à ses débuts la création de coopératives ouvrières.

Site Internet du Vatican, *Rerum Novarum*, Lettre encyclique de sa sainteté le Pape Léon XIII, page consultée le 12 mars 2019. [http://w2.vatican.va/content/leo-xiii/fr/encyclicals/documents/hf\\_l-xiii\\_enc\\_15051891\\_rerum-novarum.html](http://w2.vatican.va/content/leo-xiii/fr/encyclicals/documents/hf_l-xiii_enc_15051891_rerum-novarum.html)

des moyens de production au sein des populations, le principe de subsidiarité, de prise en charge et d'autonomisation des communautés, la sécurité sociale des ouvriers, la création de corporations de métiers, les associations ouvrières et par extension, la création de banques coopératives.

Précisons que l'innovation organisationnelle que constituent les coopératives est également contextualisée et située dans le temps, au même titre que les mouvements de christianisme et de catholicisme social (Novak, 1993). Birchall mentionne qu'à partir du milieu du 19<sup>e</sup> siècle, la difficulté d'accès au crédit pour les classes ouvrières et dans les milieux ruraux, la pratique de l'usure et les conditions sociales difficiles impliquées par la Révolution industrielle menèrent à la création des premières coopératives en Europe (2014, pp. 5-9). Pour Foucault, cette même période est marquée « par des luttes contre l'exploitation économique et sociale » (Lascoumes, 2004, p. 2).

#### 4.1.4 Le pastorat chrétien

Selon l'interprétation de Foucault, et à la différence de Weber, le libéralisme économique et les formes capitalistes de l'économie en découlant (1978, pp. 43, 49-50) ne prennent pas appui et ne débutent pas à partir de la Réforme et du Concile de Trente (1545-1563), mais s'inscrivent dans un continuum évolutif prenant racine dans une gouvernementalité héritée de l'Antiquité préchrétienne et paléochrétienne (*Ibid.*, pp. 373-374), ainsi que sur le modèle diplomatique-militaire et celui de la police qui subirent une transformation profonde au 18<sup>e</sup> siècle ayant mené à la libéralisation de l'État (*Ibid.*, pp. 67-68, 111 et 113). En ce sens, une analyse de longue durée (Braudel, 1976, pp. 12-13 et 16) permet de relativiser le phénomène de la Réforme en ne lui attribuant qu'un rôle secondaire, partiel et concomitant dans le développement de l'esprit capitaliste.

D'après Foucault, les 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles sont marqués par une crise du pastorat chrétien<sup>9</sup> qui mènera à d'autres modes de « gouvernement religieux » et ce, parallèlement au développement de la « raison d'État » qui émerge vers la même époque (*Ibid.*, p. 374). La Réforme et la Contre-Réforme auront donc pour effet de renforcer deux types de pastorat, soit : 1) le type protestant avec un pastorat méticuleux mais à hiérarchie souple, et, 2) celui hiérarchisé et centralisé de l'Église catholique (1978, p. 153).

Le changement paradigmatique s'étant opéré au 18<sup>e</sup> siècle par le biais de la physiocratie, de l'autorégulation des marchés, du libéralisme, de l'économie politique et des mécanismes de sécurité par rapport au mercantilisme et aux mécanismes de discipline n'est donc pas conséquent à la Réforme selon Foucault et s'inscrit dans une perspective historique évolutive beaucoup plus grande et complexe, tel que démontré.

#### 4.2 Théorie des choix rationnels et Théorie de la rationalité limitée

Les écrits de Foucault (1978) et Braudel (1976) ont été publiés plus de 70 ans après ceux de Weber (1905) et l'écart générationnel entre les auteurs corrèle avec un environnement conceptuel modifié du fruit de l'évolution de la science et du développement du contexte social (cf. Wagenaar, 2007; Hill et Hupe, 2009 ; Bevir et Rhodes, 2013). Alors que Weber incarne le rationalisme en sociologie et en économie, de même que la Théorie des choix rationnels (« TCR ») et l'homo oeconomicus afférent ; Foucault et Braudel se rattachent au courant de pensée de la Théorie de la rationalité limitée (« TRL ») de par le courant structuraliste et la portée systémique adoptée afin d'appréhender la réalité de leur objet de recherche (et non plus à partir de la raison seule et de la déduction logique). La posture réflexive et la non-finitude des constats stipulés notamment par Foucault et Braudel envers leurs recherches est également à souligner (cf. Foucault, 1978, pp. 363-366 et Braudel, 1976, pp. 105-107). Mentionnons également que Weber nuance les résultats de ses travaux en soulignant leur caractère provisoire et l'explication concomitante ou amplificatrice qu'ils peuvent fournir avec d'autres facteurs (1905, pp. 14, 85-86 et 188-189).

---

<sup>9</sup> Nous pourrions définir le pastorat auquel Foucault fait mention comme « un réseau institutionnel, dense, compliqué, serré, [...] qui prétendait être, qui a été en effet coextensible à l'Église tout entière, donc à la chrétienté, à la communauté tout entière du christianisme. » et « donna lieu à tout un art qui a cette fonction de prendre en charge les hommes collectivement et individuellement tout au long de leur vie et à chaque pas de leur existence. » (*Ibid.*, p. 168). Ce pastorat a constitué le premier mode de gouvernement des Hommes et se retrouve intégré partiellement par syncretisme, en tant que matériel « recyclé » et « vestige archéologique » dans la gouvernementalité moderne.

L'approche de recherche à partir de données terrain, matérielles ou historiques adoptée par Foucault et Braudel implique une posture déductive permettant une construction de sens des faits historiques plutôt qu'une démarche inductive comme chez Weber. En adoptant une posture libérale tendant vers l'autolimitation des interventions de l'État (Foucault, 1978, p. 403), la gouvernance étatique met également en exergue la complexité des relations agents-États et démontre ainsi les limites du rationalisme inhérent à la TCR et au processus de rationalisation du monde.

Par une démarche d'induction d'une rare virtuosité intellectuelle, Weber illustre de façon éloquente le courant rationaliste. L'intention derrière la méthode de recherche adoptée doit néanmoins être comprise, questionnée ou contextualisée socialement et historiquement. Avec le recul historique que nous possédons, il appert que la vision de Weber est imprégnée par le mode de pensée et les paradigmes dans lesquels il évolua. Nous pouvons spéculer, sans prétention à l'exhaustivité, sur de possibles causes telles que : le rationalisme dominant à l'époque, le rôle de l'Église encore prépondérant au début du 20<sup>e</sup> siècle pouvant expliquer qu'il soit judicieux d'en faire une variable de recherche, son champ d'intérêt de départ prenant pour appui la Réforme protestante ayant fortement marqué son Allemagne natale<sup>10</sup>, etc.

### 4.3 Critique épistémologique et posture réflexive

Dans *La structure des révolutions scientifiques*, Kuhn (1962) souligne que :

[...] quelques historiens des sciences ont éprouvé des difficultés croissantes à remplir les fonctions que leur assigne ce concept de développement par accumulation. [...] ces mêmes historiens éprouvent des difficultés croissantes à établir une distinction entre l'aspect scientifique des observations et croyances du passé et ce que leurs prédécesseurs ont étiqueté sans hésiter *erreur* et *superstition*. [...] ils ont la certitude que ces conceptions de la nature qui furent courantes en leur temps n'étaient, dans l'ensemble, ni moins scientifiques ni davantage le produit de l'idiosyncrasie humaine que celles qui sont courantes aujourd'hui. (pp. 24-25).

Kuhn, précise que « les théories dépassées ne sont pas par principe contraires à la science parce qu'elles ont été abandonnées. [Dans ce contexte,] il devient plus difficile de considérer le développement scientifique comme un processus d'accumulation. » (*Ibid.*, pp. 25-26), démontrant ainsi la contextualisation inhérente à la production du savoir (*Ibid.*, p. 276), ce qui permet ainsi de relativiser et de situer nos critiques par rapport à l'œuvre de Weber.

Alors que les recherches de Weber s'inscrivent dans l'historicisme développemental (Bevir et Rhodes, 2013, pp. 56-59), courant dépeignant la narration de la continuité en tant que triomphe graduel de la liberté et de la rationalité, nous pouvons rattacher celles de Foucault et de Braudel à l'historicisme radical (*Ibid.*, p. 64-65), marqué par la perte de la croyance en la raison dans le progrès et une posture où l'histoire reflète les intérêts et la perspective du présent. Ces propos complètent ceux de Kuhn sur l'accumulation des connaissances.

Robson (2002), auteur rattaché au réalisme critique, mentionne que la réalité existe indépendamment de notre conscience des phénomènes (*Ibid.*, p. 30), et que "*social structure is at the same time the relatively enduring product, and also the medium, of motivated human action. This allows both subjectivist and objectivist approaches to co-exist.*" (*Ibid.*, p. 35). Le réalisme critique implique également que le champ d'observation des sciences sociales consiste en des systèmes ouverts et que le chercheur doit fonctionner avec des tendances et des probabilités, rendant une prédiction universelle définitive impossible (contrairement au positivisme) (*Ibid.*, pp. 40-41). Quant aux pragmatiques Peirce, James et Dewey, la réalité apparaît comme étant multiple, complexe, construite et stratifiée et un ensemble de données peut être explicable par plus d'une théorie (*Ibid.*, p. 43). Enfin, nous croyons qu'une analyse de longue durée permet d'appréhender au mieux la réalité étudiée, mais toujours en fonction de paradigmes inhérents au chercheur et au contexte dans lequel ses

---

<sup>10</sup> Cette même Réforme contribua par surcroît au « désenchantement du monde » (1905, pp. 101, 115 et 148) dont Weber fut le premier à mettre de l'avant et ce, en réaction aux excès dogmatiques et aux dérives de l'Église catholique romaine (par exemple : la diffusion de la crainte de la damnation éternelle, le culte des reliques conséquent permettant l'expiation des péchés, etc.).

travaux s'inscrivent. Notre analyse n'est donc que partielle et contextualisée – tout comme le sont celles de Foucault et Braudel selon cette posture.

#### 4.4 Apports théoriques et implications

Notre travail permet de revisiter les travaux de Weber, Foucault et Braudel à partir des fondements historiques soutenant l'émergence et l'évolution du capitalisme. Notre synthèse critique apporte également une prise de conscience accrue relativement à la contextualisation de la science (Kuhn, 1962 ; Jetté, 2001 ; Robson, 2002 ; Wagenaar, 2007 ; Hill et Hupe, 2009 ; Bevir et Rhodes, 2013). Pour l'administrateur public, notre rétrospective démontre dans quel cadre temporel s'inscrivent les transformations du capitalisme, de même que les éléments socio-historiques sous-jacents à une macroéconomie évoluant de manière perpétuelle dans l'espace-temps et offre une argumentation étoffée afin de mettre terme à une vision ethno-religieuse de l'économie, du capitalisme et de l'entrepreneuriat.

Notre recherche permet également d'appréhender les raisons contextuelles et le mode réactif ayant fait naître les modes d'organisations appartenant au secteur pluriel de l'économie, dont les coopératives, auxquelles Laville (2013) et Mintzberg (2014) font référence, de même qu'une pléiade d'autres auteurs<sup>11</sup> et qui ont une forte résonance au sein de la population (Birchall et Hammond Ketilson, 2009, pp. 5-7, 17 et 20). Ces constats demeurent donc d'un premier intérêt pour le gestionnaire public afin d'assurer une pratique de la gouvernementalité, ou de la gestion publique, appropriée en permettant une régulation optimale de l'économie plurielle.

Quant aux limites de notre recherche, indiquons qu'il aurait été utile d'approfondir la perspective de Schumpeter (1942) face au socialisme comme alternative au capitalisme et celle de Wallerstein et al. (2013) face à la fin annoncée de ce système et de mettre en relation la vision de ces auteurs par rapport au triptyque d'auteurs sélectionné. L'apport de ces auteurs centraux dans la littérature afférente aurait permis d'obtenir une vision plus complète des perspectives entourant le capitalisme.

#### Conclusion

Considérant le recul dont nous disposons, il appert que la thèse de Weber demeure enchâssée dans le positivisme et rationalisme. Déjà Heidegger à la même époque soulignait dans sa phénoménologie cette influence de l'environnement et du contexte historique sur les individus (Être et Temps, 1927)<sup>12</sup>. À la différence de Weber, les travaux de Foucault procèdent par l'illustration de la révolution intellectuelle s'étant opérée au siècle des Lumières pour démontrer l'avènement de l'économie politique, du libéralisme et conséquemment du capitalisme (*Ibid.*, pp. 43, 49-50). La synthèse de Foucault porte sur une analyse de longue durée des modes de transformation de gouvernance étatique, ce qui permet d'excaver les diverses transformations paradigmatiques (Kuhn, 1962) s'étant effectuées dans le temps. L'objet de recherche central de Foucault concerne toutefois la généalogie de la gouvernementalité et le développement du capitalisme y est traité grâce à la transformation opérée par les physiocrates et l'avènement de l'économie politique qui joua un rôle prépondérant dans la gouvernementalisation de l'État. Braudel centre quant à lui ses travaux sur les fondements historiques du capitalisme même et son analyse de longue durée démontre la capacité d'adaptation et d'isomorphisme de ce dernier (intégration des technologies, du marchandisage transatlantique, etc. – cf. pp 20 et 29), ainsi que son développement à partir d'une lente complexification de l'économie de marché entre le 15e et le 18e siècle (*Ibid.*, pp. 22, 24 et 50-54).

Le concept de destruction créatrice de Schumpeter (1942, pp. 113-120) peut illustrer par analogie la transformation paradigmatique s'étant opérée lors du passage de la Théorie des choix rationnels à celle de la rationalité limitée lors du siècle dernier. Suivant cette réflexion de Schumpeter et considérant la position de Braudel stipulant que le capitalisme s'adapte selon les contingences historiques, le capitalisme

---

<sup>11</sup> Le secteur pluriel de l'économie regroupe les coopératives, les sociétés professionnelles, les organismes à but non lucratifs, le volontariat et la société civile. Il constitue une option alternative face au capitalisme dit « traditionnel ».

<sup>12</sup> Au niveau épistémologique, l'approche heideggérienne considère que la conscience n'est pas séparée du monde, mais plutôt une formation historique de l'expérience vécue, construite, et que les individus sont indissolublement liés à un contexte culturel, social et historique (Laverty, 2003, p. 8).

de demain sera-t-il teinté d'éléments émanant de l'économie plurielle et de la résilience qui lui est propre (Birchall et Hammond Ketilson, 2009, pp. 5-7, 10-14) ? À la fugacité du capitalisme, nous croyons que seule la sagacité des acteurs publics, privés et pluriels pourra en mitiger la verve.

## Références

- BERNIER, Luc, Guy LACHAPPELLE et Stéphane PAQUIN (2010). *L'analyse des politiques publiques*, Montréal, PUM, 430 p.
- BEVIR, Mark et Rod RHODES (2013). « Three Visions of Context as History », dans POLLITT, Christopher (dir.), *Context in Public Policy and Management: The Missing Link?*, Northampton, MA, USA, Edward Elgar Publishing, 442 p., chap. 5, p. 55-73, ISBN 9781781955130.
- BIRCHALL, Johnston (2014). *Résister à la récession: le pouvoir des coopératives financières*. Genève, Suisse: Organisation internationale du Travail, 64 p.
- BIRCHALL, Johnston et Lou HAMMOND KETILSON (2009). "Resilience of the cooperative business model in times of crisis." Genève, Suisse: Organisation internationale du Travail, 37 p.
- BRAUDEL, Fernand (1976). *La Dynamique du capitalisme*, Paris, Éditions Flammarion, Collection Champs, 2014, 107 p.
- DUMAIS, Yannick (2013). Les BRICS, ces puissances de demain et l'émergence d'un multipolarisme étatique, *Revue de l'Association des MBA du Québec*, février 2013, volume XXXI, n° 1, pp. 10-11.
- FOUCAULT, Michel (1978). *Sécurité, territoire, population, Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Éditions Seuil / Gallimard, Collection Hautes Études, octobre 2004, 435 p.
- HILL, Michael et Peter HUPE (2009). « Implementation in Context », *Implementing Public Policy*, UK, Sage Publications, 231 p., chap. 8, p. 164-195, ISBN 9781412947992.
- JETTÉ, Christian (2001). « Une interprétation de l'économie des grandeurs : vers un nouvel esprit du capitalisme », *Cahier de recherche du Larepps*, 45 p., [en ligne], [http://www.larepps.uqam.ca/Page/Document/pdf\\_transversal/Cahier\\_01-02.pdf](http://www.larepps.uqam.ca/Page/Document/pdf_transversal/Cahier_01-02.pdf).
- KUHN, Thomas S. (1962). *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Éditions Flammarion, Collection Champs, 2018, 337 p.
- LASCOUMES, Pierre (2004). *Corps et concept du pouvoir, La Gouvernementalité : de la critique de l'État aux technologies du pouvoir*, Le Portique, *Revue de philosophie et de Sciences humaines*, nos. 13-14, [En ligne], <https://journals.openedition.org/leportique/625>
- LAVERTY, S. M. (2003). « Hermeneutic phenomenology and phenomenology: A comparison of historical and methodological considerations », *International Journal of Qualitative Methods*, vol. 2, no. 3, p. 1-29. ISSN 1609-4069.
- LAVILLE, Jean-Louis (2003). A New European Socioeconomic Perspective, *Review of Social Economy*, Vol. 61 no. 3, p. 389-405.
- MARX, Karl et Friedrich ENGELS (1848). *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Éditions Flammarion, 2010, 231 p.
- MINTZBERG, Henry (2014). *Rebalancing Society*, Éditions Berrett-Koehler, Oakland, 161 p.
- NOVAK, Michael (1993). *The Catholic Ethic and the Spirit of Capitalism*, University of Michigan, Free press, 334 p.
- POULIN, Pierre, (1990). *Histoire du Mouvement Desjardins, Tome I : Desjardins et la naissance des caisses populaires, 1900-1920*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 373 p.
- ROBSON, C. (2002). « Approaches to Social Research », *Real World Research*, 2nd Edition, chap. 2, p. 16-44/587 p., ISBN 0 631 21305 8.
- ROUVROY, Antoinette et Thomas BERNIS (2013). Gouvernementalité algorithmique et perspectives d'émancipation, Le disparate comme condition d'individuation par la relation? *Réseaux* 2013/1 (n° 177), pages 163 à 196, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-reseaux-2013-1-page-163.htm>
- SCHUMPETER, Joseph (1942). *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Éditions Payot, 1990, 447 p.
- SEPP, Arvi (2014). Les processus de civilisation et l'action sociale : subjectivité et gouvernementalité chez Michel Foucault et Norbert Elias, *Acta Universitatis Carolinae, Interpretationes, Studia Philosophica Europeana*, pp. 47-59.
- SIMON, Herbert A. (1985). « Human Nature in Politics: The Dialogue of Psychology with Political Science », *The American Political Science Review*, vol. 79, no. 2, p. 293-304, [en ligne], <https://www.jstor.org/stable/pdf/1956650.pdf?refreqid=excelsior%3A817911bb7b07d7a44e416ffd1ff208ab>
- WAGENAAR, Hendrik (2007). « Interpretation and Intention in Policy Analysis », dans FISCHER, Frank, Gerald J. MILLER et Mara S. SIDNEY (dir.), *Handbook of Public Policy Analysis: Theory, Politics, and Methods*, USA, CRC Press, 642 p., chap. 29, p. 429-441, ISBN 9781574445619.
- WALLERSTEIN et al. (2013). *Le capitalisme a-t-il un avenir?* Paris, Éditions La Découverte, 2016, 329 p.
- WEBER, Max (1905). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Éditions Flammarion, 2009, 189 p.



**Centre d'études sur l'intégration  
et la mondialisation**

**Adresse civique**

Centre d'études sur l'intégration et la mondialisation (CEIM)  
Université du Québec à Montréal  
400, rue Sainte-Catherine Est  
Pavillon Hubert-Aquin, 1er étage  
Bureau A-1560  
Montréal (Québec) H2L 2C5 CANADA

Téléphone : 514 987-3000 poste 3910

Télécopieur : 514 987-0397

Courriel : [ceim@uqam.ca](mailto:ceim@uqam.ca)

 [@ceimuqam](https://twitter.com/ceimuqam)

 [@CEIMUQAM](https://www.facebook.com/CEIMUQAM)

 [CEIM-UQAM](https://www.youtube.com/CEIM-UQAM)